

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

Goudar, Ange

A Cologne, 1764

Lettre LIV. Le Mandarin Cham-pi-pi, à Kie-tou-na. à Pékin.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9387

du monde, doit être la première de toutes, parcequ'elle est l'ame de la société civile.

L E T T R E L I V .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, à Kie-tou-na.
à Pékin.*

De Paris.

UN E grande partie de la nation s'assemble ici tous les jours dans des boutiques, qu'on nomme caffés. On y prend une liqueur noire qui réveille l'imagination. Un homme qui a pris sa dose de café, a tant d'esprit, qu'il peut parler quatre-heures de suite sur rien.

Parmi ceux qui s'y rendent régulièrement, on y voit une sorte de philosophes qui y passent leur vie à contempler la matière & la forme. Une table & une tasse font le sujet de leur admiration depuis le matin jusques au soir.

Ces boutiques abondent sur-tout en une sorte de beaux génies qu'on nomme politiques. Les grands hommes ! Ils décident des intérêts des Princes avec une facilité surprenante : on n'a jamais vu tant de pénétration. Ils savent tout, ils connoissent tout ; rien ne leur échape.

Ils démêlent les affaires les plus compliquées ; ils en expédient plus dans une heure, que les plus habiles ministres dans un an.

Tous les fainéans de cette capitale, ceux qui n'ont d'autre occupation dans le monde, que de parler & de s'entretenir de choses inutiles, passent les jours & une partie de la nuit dans ces boutiques ; une classe d'hommes militaires, qu'on nomme chevaliers de St. Louis, mortels insipides, & qui n'ont d'autre occupation que celle de raconter, y sont fourrés depuis le matin jusques au soir. On m'a parlé d'un de ces chevaliers qui a vécu pendant quarante-ans dans une de ces boutiques, & qui y fait encore sa résidence après sa mort. Les garçons prétendent qu'il y revient toutes les nuits, & qu'on l'entend nonchalamment demander une tasse de café. Ces boutiques sont admirables pour entretenir l'indolence du corps, & la pesanteur de l'esprit. Quand l'oisiveté elle-même auroit voulu se choisir un domicile sur la terre, elle n'auroit pas pu former un meilleur établissement.

Tous les cafés à Paris ont leurs enseignes, qui sont des espèces d'emblèmes,
de

de ceux qui les fréquentent. Je voulus en prendre connoissance par moi-même. J'allai au café des beaux-arts, pour y faire des remarques sur ceux que cette nation a perfectionnés. Je n'y remarquai d'autres vestiges des arts que la pendule de la boutique.

Je me rendis de-là au café des beaux esprits; mais au-lieu de ceux-ci, j'y trouvai des Suisses. Je suivis ma route, & j'arrivai au café des beaux génies; mais je n'y rencontrai que des Allemands. Du café des beaux génies, je passai au café des savans; je m'apperçus d'abord que ceux qui le composoient, n'étoient rien moins que cela; car ils étoient presque tous docteurs. Je m'acheminai au café des orateurs: pour tout Démostènes, je n'y trouvai qu'un misérable auteur qui bégaiïoit. Je pouffai au café de l'académie Françoisë pour la pureté de la langue, mais je n'y rencontrai que des garçons. Enfin dans l'espérance d'acquérir quelques connoissances dans l'art de la guerre, je me fis voiturier au café militaire; le plus expert officier que j'y trouvai, fut le premier garçon de la boutique, qui avoit servi pendant six-ans en qualité de sergent dans les milices de la province.

L E T T R E L V.

Le Même, au Mandarin Cotaoyu-fe, à Pékin.

De Paris.

J'Allai dernièrement au bal de l'opéra. C'est un rendez-vous public, où l'on passe la nuit à danser. On diroit que ceux qui s'y rendent soupçonnent que c'est un mauvais lieu ; car ils n'y vont presque jamais avec leur visage, ils empruntent ordinairement celui d'un autre : il est même permis d'y être d'une autre nation que la sienne. Quant à moi, comme mon visage passe ici pour une sorte de masque, je n'en pris point d'autre.

Je ne fus pas plutôt dans la salle du bal, que trois-Chinois m'accosterent pour me demander des nouvelles de Pékin ; je leur répondis dans notre langue : mais comme ils ne me comprirent point, je soupçonnai que c'étoit des Chinois nés à Paris. Après les Chinois deux-Indiens m'aprocherent, & je découvris que ces seconds n'étoient pas plus de ce païs que les premiers. A la suite de ceux-ci

un